



# Qu'as-tu

●

Au moment de la parution de son livre « Arcadie », publié aux éditions SEDEIS, M. Bertrand de Jouvenel a bien voulu autoriser la revue « 2000 » à en publier quelques pages. Les passages qui sont reproduits ici sont extraits du dernier chapitre intitulé « Le jardinier de la Terre ».

M. Bertrand de Jouvenel est une des personnalités les plus éminentes de la recherche prospective tant en France qu'à l'étranger. Il anime les activités du groupe « Futuribles », qui envisage les transformations à venir en matière économique, politique ou sociale, et dirige la revue « Analyse et Prévision » que publient aussi les éditions SEDEIS. (\*)

---

(\*) Éditions SEDEIS, 205 boulevard Saint-Germain, Paris.

●

# fait de la terre ?

Bertrand de JOUVENEL

L'homme ambitionne maintenant de coloniser les planètes. Ce rêve pose le problème de sa survie dans un milieu bien différent de celui qui nous est familier. Se poser sur la Lune n'est que le premier pas, et déjà, pour le franchir, les explorateurs devront se munir bien autrement que leurs prédécesseurs, les aventuriers qui s'enfonçaient dans les déserts torrides ou glaciaux de notre Terre. L'air même, que nous trouvons partout sur notre planète sans même y penser, est provision qu'il nous faut emporter pour ces nouvelles aventures, et procurer sa régénération est la clé indispensable à l'exploration.

Pour inhospitalière que soit la Lune, les autres planètes promettent d'être pires. Sur la Lune il y a des manques dont on peut concevoir qu'il y soit remédié par des « importations » ; les planètes, nous dit-on, sont d'une hostilité beaucoup plus active parce qu'il y règne des forces élémentaires capables d'anéantir les hommes.

Les lieux où nous expédions des hommes sélectionnés pour leurs qualités n'ont aucun rapport avec les Iles Fortunées de l'imagination médiévale, mais ressemblent plutôt à l'enfer où elle consignait alors les méchants. Je ne conteste pas que l'esprit humain soit capable de répondre peu à peu au défi de milieux si hostiles. Mais nombreux seront les moments où les plus durs de ces explorateurs futurs soupireront après les douceurs de la Terre.

Nous assistons au début d'une époque : celle de la recherche au-delà des confins de notre atmosphère ; puisse-t-elle être aussi celle de notre éveil aux richesses de notre planète.

Au moment où nous apprenons les prodiges que doivent accomplir nos ingénieurs et nos chimistes pour reproduire dans la microcapsule des astronautes les conditions dont nous jouissons librement dans la vaste capsule de l'atmosphère terrestre, n'est-ce pas le moment de nous émerveiller et d'éprouver un tendre respect pour le séjour de notre espèce ?

La prodigalité de la Terre, nous ne le savons que trop, n'a pas empêché la plupart des hommes dans le passé et, hélas ! aujourd'hui encore, d'y vivre misérablement. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient aveugles aux ressources qui s'offraient. Nous sommes guéris de cet aveuglement, du moins dans les pays avancés. Ne souffrons-nous pas, cependant, d'une autre cécité nous empêchant d'apprécier et goûter comme nous le devrions les biens de ce monde ? De cet aveuglement vient que nous

prisons mal notre héritage, que nous sommes indifférents à sa détérioration et que nous ne réunissons pas à l'améliorer.

Nous nous flattons d'être maîtres de la Terre. Mais un propriétaire ne doit-il pas être le gestionnaire de son domaine ? Ne doit-il pas le soigner aussi bien que l'utiliser ? Ne se délecte-t-il pas de sa beauté en même temps qu'il jouit de ses fruits ?

« Le Seigneur a placé l'Homme dans un jardin de délices, afin qu'il le cultive et le soigne » (*Genèse*, 2, 15). Ce qui veut dire, selon moi, que la Terre nous a été donnée pour notre utilité et notre délectation, mais aussi qu'elle a été confiée à notre garde que pour nous en soyions les surveillants et les jardiniers.

Une démarche plus naturaliste amène à la même recommandation. Au cours de centaines de millions d'années, des systèmes vivants toujours plus complexes — les organismes — se sont dégagés de l'informe gelée des origines. Dans ce grand processus évolutif, supériorité n'a pas été synonyme d'indépendance. Les formes de vie qui ont montré le plus de capacités dépendent pour leur existence même de celles qui en ont montré le moins. L'animal, qui est capable de se mouvoir, est le parasite des plantes, et cela vaut pour nous, malgré nos succès et notre orgueil. Un mode d'existence qui nous confine dans les villes où nous ne rencontrons aucune forme de vie autre que la nôtre, peut nous être de mauvais conseil si nous devons adopter une politique d'équilibre écologique.

En très peu de générations, la Terre est devenue fort petite. Il y a moins de cinq siècles que l'homme a réussi à en faire le tour. A l'époque de Napoléon, les déplacements humains n'étaient toujours pas plus rapides, que ce soit sur terre ou sur mer, qu'ils ne l'avaient été au temps de la Grèce classique. Le rétrécissement de la Terre a commencé avec la vapeur, et a été accéléré par l'avion, qui a exactement mon âge.

Nous pouvons aujourd'hui photographier notre planète depuis l'espace extérieur, et son image figure au-dessus de notre cheminée, à côté de celle de notre maison. Ne conviendrait-il pas que nous la chérissions comme cette dernière ? Nous avons su domestiquer les forces de la nature avec toujours plus d'efficacité : cela doit-il seulement nous emplit d'orgueil ? Ne devrions-nous pas en éprouver un respect attendri pour la vulnérabilité du système dont dépend notre existence ?

Dans un jardin où tout leur semble permis, les petits enfants se conduisent avec une brutalité irréfléchie ; et parce qu'ils sont si petits, ils ne font qu'un mal limité. Mais nous qui avons grandi, possédons de tels pouvoirs que nous ne pouvons nous permettre une telle brutalité. Le temps est venu pour nous de cultiver notre jardin.

Plus nous nous considérons comme les maîtres de la Terre, plus nous devons nous soucier d'en assurer la prudente gestion.

Cette gestion, telle que je l'entends, s'étend des plus larges aux plus étroits des cadres de notre vie : il nous faut reconnaître, et que l'atmosphère de la planète est de loin le plus essentiel de nos biens, et que ce que nous apercevons de notre fenêtre joue un rôle important dans notre bien-être et notre formation.

Les animaux utilisent leur environnement selon la sollicitation de leurs besoins, et sans se soucier des dégâts qu'ils provoquent ni des souillures qu'ils laissent derrière eux. Il existe à cela quelques rares exceptions, parmi lesquelles l'Homme ne tient pas un rang prééminent. L'Homme est fondamentalement une bête sans soin ; c'est ce que les femmes ont toujours pensé, et c'est contre quoi elles ont lutté au sein de leur foyer. Je me permets de suggérer que l'extension de cette même lutte à la planète, qui est aussi notre demeure, est une des grandes exigences de l'époque.

La langage que nous employons à propos de la Nature est alarmant ; nous parlons de sa conquête, de son exploitation : de pareils termes ont des connotations de brutalité, de mésusage. Nous sommes en vérité coupables de ces péchés, et il se pourrait bien que nos descendants en subissent les conséquences.

C'est comme « entrepreneur » que l'Homme a fait les progrès les plus évidents, c'est-à-dire dans la capacité qu'il a de prévoir de fort loin la fourniture de services futurs, en vue de quoi il assemble nettement, d'abord dans son esprit, ensuite dans les faits, toute une variété d'ingrédients.

Je viens d'employer le mot « nettement » qui semble contradictoire avec mon reproche antérieur de manque de soin. Mais les deux attributs sont en vérité compatibles. L'homme qui a un projet en tête apporte une extrême attention à tenir compte des nécessités, il met le plus grand soin à l'enchaînement adéquat des parties, il fait preuve de l'esprit le plus ordonné en ce qui touche à son projet ; mais il ne se soucie point de ce qui n'en relève pas, et, par conséquent, se conduit à cet égard avec négligence.

Une illustration frappante en est offerte par l'exploitation à ciel ouvert des mines du Kentucky, telle que la décrit John O'Callaghan : « Le procédé consiste à pratiquer à flanc de coteau des incisions de douze mètres de large mettant à nu la veine de charbon aussitôt fouillée par une pelle mécanique ; ainsi les décolleteuses déchirent la terre et rejettent dans la vallée des centaines de tonnes de rochers, de terre et d'arbres brisés, qui ont englouti des maisons et menacent d'en engloutir d'autres <sup>1</sup> ».

Nous avons ici un parfait exemple de comportement à la fois net et brouillon. La couche de terre, nettement découpée, est déversée au petit bonheur. Du point de vue de l'intérieur, l'opération est entièrement nette : le gâchis qu'elle provoque dans la vallée n'est pas son affaire. Il a un but bien défini, qui est d'extraire le charbon par les moyens les plus efficaces ; que ces derniers impliquent que la nature soit brutalisée et que l'environnement soit souillé, voilà qui est à ses yeux hors de propos.

<sup>1</sup> Manchester Guardian Weekly, 10 juillet 1965.

La première pensée qui nous vient à l'esprit est que cette destruction illustre les méfaits du capitalisme : hélas ! la racine du mal est bien plus profonde ! Elle réside dans l'esprit même de l'opération, dont le but exclusif est d'extraire ce charbon au moindre coût. Dans le cas de l'entreprise privée, le principe du moindre coût est inséparable de la notion de profit, mais il est tout aussi important dans celui de l'entreprise publique, où il est inséparable de la notion de service.

Le 21 octobre 1966, cent quarante-quatre personnes du village d'Aberfan (Pays de Galles), parmi lesquelles cent seize enfants, périrent écrasées par le glissement soudain d'une montagne de déchets miniers accumulés durant des années. Cet énorme terril, de l'ordre d'un million de tonnes, d'une hauteur de deux cent quarante mètres, dominait le village, jusqu'au moment où il s'écroula sur lui. L'accumulation imprévoyante de cette masse menaçante était-elle un effet de l'esprit de lucre de l'entreprise capitaliste ? non pas : en Grande-Bretagne, les mines de charbon ont été nationalisées il y a vingt ans ; elles ne sont pas gérées dans la perspective du profit. Pourtant, l'absence du motif de profit ne modifie pas l'obligation spécifique de ceux qui gèrent les mines : extraire le charbon au moindre coût. Le zèle même qu'ils apportent à remplir cette tâche tend à leur en faire perdre de vue les effets secondaires, réels ou potentiels.

Ce que je voudrais souligner, c'est que nous détériorons notre environnement, non seulement comme individus, lorsque nous nous conduisons comme des brutes ignorantes, mais aussi en tant qu'agents au service d'une fonction sociale utile, quand nous conduisons les opérations d'une manière qui est rationnelle relativement à notre objectif, mais irréfléchie et dommageable du point de vue de l'ensemble...

Il est à la mode de spéculer sur les transformations que pourrait apporter un « nouvel âge du loisir ». Qu'il me soit permis de souligner que, même les choses étant ce qu'elles sont aujourd'hui, le travail, trajets compris, n'absorbe que quelque 10 % du temps de tous les membres de la société. Chaque fois que je dis cela, je surprends ; mais la chose peut aisément être vérifiée. Attribuons 2 200 heures par an au travail, trajets compris, remarquons que cela n'affecte que 42 % de la population, divisons par le total obtenu le nombre d'heures vécues par tous : cela donne environ 10 %. L'essentiel des 90 % qui restent est passé à la maison ou dans le voisinage. Admettons que les congés payés passés loin du domicile vont prendre une part encore plus importante et qu'ils concernent le groupe tout entier : même alors, il reste que 80 % du temps vécu sera passé à la maison ou dans le voisinage.

L'importance des aménités disponibles dans ce voisinage est donc évidente. Les maisons que nous habitons devront donner sur un ensemble agréable de terrains de jeux pour les enfants, d'installations récréatives pour les adolescents et les adultes, de promenades pour les personnes âgées et de paysages à travers lesquels les enfants puissent en toute sécurité se rendre à l'école. Il faudrait que les tunnels empruntés par ceux qui gagnent leur vie pour aller au travail et en revenir soient masqués. Il est à présumer que, pour un certain temps encore, il nous faudra penser à des routes dans ce but, quoique les chemins de fers souterrains aillent évidemment plus dans le sens du progrès. Quand ces derniers seront universellement répandus, des abris devront être fournis dans lesquels les voitures pourront disparaître à la vue ; ce ne sont des instruments efficaces que lorsque le propos du mouvement est individualisé. Compte tenu de la place que devra avoir l'enseignement dans la vie d'une famille, les maisons devront se grouper autour des écoles et des terrains de jeu, et si nous voulons avoir de vraies villes, c'est aux capacités potentielles de ces

écoles et de ces terrains que la communauté devra adapter sa taille. Et c'est autour des « lieux à vivre » que les lieux de travail devront se situer.

Ce que je veux souligner, c'est que le changement technologique détermine ce qui est favorable, et non pas ce qui est agréable. Que l'on vive en 1768 ou en 1968, une pièce agréable, une vue reposante, une promenade plaisante, un beau lieu de réunion, ne sont guère différents. Ce n'est pas ce qui est désirable qui change, mais — et fort heureusement — notre capacité de le fournir à un pourcentage toujours plus élevé de la population. Nos accomplissements dans cette direction seraient beaucoup plus importants si notre pensée était moins confuse. Il est absurde de considérer l'accroissement de nos possibilités technologiques autrement que comme un grand bienfait ; si les gens souffrent de conditions de vie fâcheuses ou monstrueuses, cela vient de ce que nous n'avons pas fait bon usage des chances que nous offraient la technologie. En même temps, il est tout aussi absurde de croire que le progrès technologique détermine ce que l'on doit goûter. La technologie est ici pour servir ; c'est, ou ce devrait être, la servante de l'aménité.

On reproche souvent aux architectes de ne pas faire un emploi suffisant des nouveaux moyens que la technologie met à leur service. Je n'ai pas qualité pour décider de la pertinence de ce jugement. Mais j'en formulerais un autre, que je suis prêt à défendre avec vigueur. A mon goût, les architectes sont beaucoup trop soucieux d'imiter les ingénieurs. Quand il s'est agi de nous fournir des moyens, les ingénieurs ont su faire des prodiges ; mais ils sont mauvais juges des aménités. Si nous les laissons faire, ils nous conduiront dans la direction opposée à celle de la vie agréable.

Illustrons. Je traverse plus vite l'Atlantique dans un avion que sur un bateau. Cela n'implique pas, bien au contraire, que mon confort soit plus grand dans l'avion. Les astronautes vont là où l'homme n'est jamais allé ; cela n'implique pas qu'ils soient plus à l'aise dans leur capsule que je ne le suis dans mon bureau ; encore une fois : bien au contraire. Si maintenant l'architecte s'inspire d'une capsule de fusée, il risque de construire quelque chose qui sera plus impressionnant pour la vue que plaisant pour la vie de tous les jours.

L'ingénieur et l'architecte travaillent dans des secteurs tout-à-fait différents : le premier a pour tâche d'étendre nos possibilités, le second d'utiliser ces possibilités pour élargir le cadre de la bonne vie. Ce qu'est cette bonne vie ne change pas avec la technologie. L'ingénieur et l'architecte nous servent ici à symboliser deux attitudes mentales dont chacune a sa validité selon le temps et le lieu. Il paraît raisonnable d'estimer que, là où la population vit très pauvrement, il faut insister sur l'efficacité, tandis que lorsque l'abondance vient, l'aménité doit prendre la première place. Chose étrange, l'agrément de la vie ne semble en aucune façon augmenter au même rythme que notre productivité. A notre époque d'efficacité, ceux dont la tâche propre est de fournir des aménités sont si dépourvus d'idées qu'ils en viennent à imiter les ingénieurs.

Il est certain que l'architecte ne manque pas de données quant aux qualités que doit avoir l'environnement physique pour contribuer à la bonne vie. Il peut premièrement trouver des indications de ce genre dans le témoignage de civilisations du passé. Il peut observer quel type de cadre physique les riches ont toujours su inventer à leur propre usage, et noter leur goût du paysage, qui était certainement plus prononcé dans les sociétés d'Asie que dans celles d'Europe (voyez ce que Needham dit à ce sujet dans son grand ouvrage). Deuxièmement, il peut remarquer ce que recherchent les touristes : d'une part, des cités anciennes qui attestent le talent qu'avaient alors les archi-

tectes de dessiner un environnement humain, de l'autre des environnements naturels, « non gâtés », comme dit la publicité. Et il faut remarquer que ces environnements sont des paysages autrefois construits par l'activité humaine.

Pour résumer ce que j'ai à dire : les hommes n'ont pas tant changé que ce qui leur donne du plaisir ait changé. Ce qui a changé, c'est que nous avons maintenant la possibilité de procurer ce plaisir au plus grand nombre.

J'ai récemment visité Varsovie pour la première fois depuis le début de la dernière guerre, époque où j'étais auprès de l'armée polonaise. J'ai été énormément impressionné par la reconstruction de la vieille ville et par la restauration des immeubles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — non seulement des édifices publics, mais aussi des maisons privées — qui ont retrouvé leur état de jadis, et même mieux. Cette entreprise fantastique a commencé à une époque d'extrême misère, après que la Pologne eût souffert d'immenses destructions. Ce fut un effort héroïque. Comme je demandais que l'on m'expliquât la priorité donnée à cette tâche, on me fit diverses réponses, dont toutes contenaient un élément commun : la beauté est un bien public, et elle a une influence formatrice.

Dans nos pays bien plus riches, ne pouvons-nous pas nous permettre un tel bien public ? N'avons-nous pas besoin de son influence bénéfique ?

Le message de la Maison-Blanche en date du 8 février 1965 est un des documents les plus prometteurs de notre époque. On trouve dans son exorde cette remarquable déclaration : « L'intensification du rythme de l'urbanisation et de la croissance prive déjà de nombreux Américains du droit de vivre dans un environnement décent ».

L'idée ici avancée d'un « droit de vivre dans un environnement décent » est de la plus haute importance. Il est évident qu'un tel droit ne peut exister qu'il n'ait pour contrepartie la responsabilité de contribuer à la « décence » de l'environnement. L'homme qui se plaît à utiliser un jouet aussi bruyant que le moteur de bord commet une indécence au même titre que l'industriel qui contamine l'eau — il est même plus coupable, car il n'assure aucun service en échange.

La qualité de notre environnement ne peut être obtenue, maintenue et améliorée que si les gens prennent individuellement conscience qu'un comportement qui lui est dommageable est un comportement indécent. Une telle conscience n'est pas pour le moment répandue. Caïn, après avoir tué Abel, disait : « Suis-je le gardien de mon frère ? ». Nous protestons de même, plus ou moins tacitement, que nous ne sommes pas les gardiens de la Nature, et nous ne prenons pas garde aux blessures que nous infligeons à notre environnement.

Nous pouvons et devons formuler des politiques publiques afin que soient contrôlées toutes les formes de pollution au moyen desquelles nous avilissons notre environnement, et pour que l'on crée des villes harmonieuses ; mais nous n'obtiendrons pas de résultats très impressionnants si l'éducation, dès le premier âge, n'insuffle pas à nos consciences le respect pour les biens de la Terre, biens dont nous dépendons tous, et l'idée que la beauté est le seul accomplissement durable de l'Homme.

Les Etats-Unis, le pays le plus riche de notre monde, devraient, bien sûr, prendre la tête de ce mouvement. Quand l'Italie tenait la même position, à la fin du Moyen Age et au cours de la Renaissance, elle a donné au monde ce qui est encore son patrimoine le plus précieux. N'est-il pas temps pour ses héritiers de l'imiter ?

B. de J.